

TROP DE FAVEUR



I
M. Latulippe fait la charité au jeune Gugusse...



II
...Ce dernier découvre que c'est un écu et non un gros sous qu'on lui a donné par mégarde...

CONSEIL

Pour vous, enfant, le monde est une nouveauté :
De leur nid vos vertus, colombes inquiètes,
Regardent en tremblant leurs printanières fêtes
Et cherchent le secret d'y vivre en sûreté.

Le voici : n'aimez l'or que pour sa pureté ;
N'aimez que la candeur dans vos blanches toilettes ;
Et si vous vous posez au front des violettes,
Aimez la modestie en leur simple beauté.

Qu'ainsi votre parure à vos yeux soit l'emblème
De toutes les vertus qui font la grâce même,
Ce geste aisé du cœur dont le luxe est jaloux ;

Et qu'au retour d'un bal innocemment profane,
Quand vous dépouillerez l'ornement qui se fane,
Rien ne tombe avec lui de ce qui plaît en vous.

SULLY-PRUDHOMME.

UN DANSEUR EMU

MONOLOGUE POUR JEUNE FILLE

(Racontant.) J'ai été au bal jeudi. Mais au bal pour de bon, un vrai bal, un grand bal.

Jusqu'alors, je n'avais dansé qu'à de petites sauteries de rien du tout, chez des amies ou à des mariages. Mais ma tante Aline, qui se pique d'être l'oracle de la famille — opinion qu'elle ne partage qu'avec elle-même — m'avait dit dernièrement : " Il faut que tu saches ce qu'est un grand bal, cela te manque."

Maman avait bien objecté que j'ai à apprendre des choses plus sérieuses et que mon ignorance à ce sujet n'était pas de celles qu'on peut regretter, mais ma tante tint bon et, la semaine dernière, nous invita à l'accompagner.

Auparavant, elle m'avait fait, en particulier, une confidence : — (Pre-
nant un air mystérieux.) Ma chère petite, tu ne sais rien de rien de la
vie. (Avec malice.) Elle croit cela, ma tante ! — (Sur un ton solennel.)
Le monde est une grande école où l'on apprend, quand on sait voir. (D'un
air moqueur.) Ça, c'est joliment profond ! (Continuant d'imiter sa tante.)
— Et souvent, les jeunes filles y trouvent des maris !... (Riant.) Cette
idée d'aller chercher au bal, endroit futile par excellence, celui qui doit
être le sérieux compagnon de votre vie !... Ma tante me confiait cela
avec un petit air naturel, comme si elle m'eût dit : on trouve des violettes
dans les bois, ou des fraises, du muguet !...

Puis, elle ajouta : — (Se redressant et prenant un air impérieux.) Tu
ne danseras qu'avec les jeunes gens auxquels je te présenterai ! — (Bais-
sant les yeux, d'un ton soumis.) Oui, ma tante... — (L'air hautain et
méprisant.) Aux autres, s'il en vient pour t'inviter, tu répondras : " Je
suis fatiguée, monsieur, je me repose." — (Avec obéissance.) Bien, ma
tante... — (L'air avantageux.) Tous ces jeunes gens, que je connais assez
pour en pouvoir répondre, sont de bonne famille, ont des situations hono-
rables et sérieuses. Tu pourrais donc te laisser aller à une juste inclina-
tion, si l'un d'eux semblait chercher à te plaire. Pourtant (Sévèrement),
ne parais jamais y tenir ; garde l'air indifférent qui convient à une jeune
fille bien élevée !... — (L'air piqué.) Est-ce qu'elle croit, ma tante Aline,
que j'ignore les simples éléments de la bienséance ?

— (Reprenant la voix de sa tante.) Retiens ce principe : Plus un jeune
homme est aimable, spirituel, charmant, moins il tient à toi. Si tu lui
causes une impression, il devient immédiatement gauche, timide... bête !
— (Ironiquement.) C'est délicieux, ce portrait d'un soupirent !... — Ainsi,
repris ma tante, moi qui te parle, je me suis mariée de la sorte. Ton
oncle, alors jeune homme, me vit dans un grand bal pour la première fois.
(Air modeste.) J'étais fraîche, et sans être jolie, j'avais ce... je ne
sais quoi qui attire, qui charme... — (Avec un empressément moqueur.)
Oh ! ma tante, cela se voit encore ! Vous êtes trop modeste ! — (Imitant
sa tante.) Ce soir-là, ma petite, ton oncle reçut le coup de foudre. — (Se
frappant un grand coup du côté du cœur.) Là, comme ceci ! (Riant.)
Boumm !... C'est moi qui ne tient pas du tout à donner ce grand coup
(Se frappant à nouveau.) à un pauvre garçon qui, cinq minutes aupara-
vant, était calme et heureux !

— (Reprenant son récit.) Alors, continue ma tante, ton oncle fut si
troublé qu'il en avait l'air stupide. — (Avec malice.) Cela lui arrive encore
parfois, à ce cher oncle !... (Moqueuse.) Est-ce que son grand coup, là
(Se frappant)... le gênerait toujours, par hasard ?

(Racontant.) Je vous fais grâce des autres indications de ma tante.
Au bal, elle me présenta. Je dansai avec plaisir, et je remarquai avec
joie que mes danseurs étaient charmants, aimables, nullement impres-
sionnés par conséquent, et que je n'avais pas à craindre de les voir changer
en prétendants. Je respirais... quand l'un d'eux, auquel j'avais trouvé
un petit air fatigué, me parut, à la seconde valse, plus triste, plus pâle,
moins brillant... Est-ce que ?... J'eus envie de ne plus danser avec lui ;
mais le moyen ?

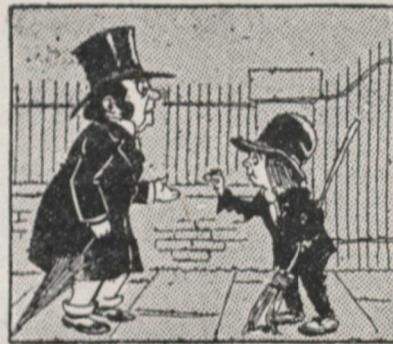
Ma tante, qui ne me perdait pas de vue, vint à moi : — Je crois, me
dit-elle en soupirant, que tu fais de l'effet au jeune Lenoble. Lui qui est
toujours si gai, plein d'entrain, il est absorbé, triste... Il te fait des
yeux !... Justement, c'est le plus beau parti de tous les danseurs !

Immédiatement, je devins grave, je ne m'amusai plus. Mon cavalier
était évidemment en proie à un tourment intérieur, il me disait des
phrases de cette valeur : " Vous aimez beaucoup danser, mademoiselle ?..."
" Ce bal est très réussi, n'est-ce pas ?... " (Riant.) J'en conclus qu'il était
suffisamment stupide pour être impressionné, et cela me gêna...

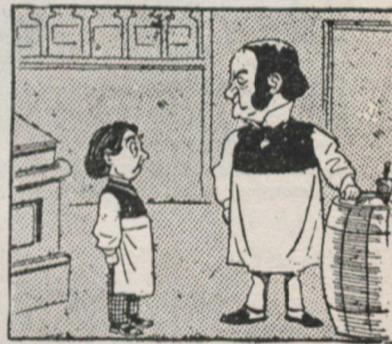
Et... non... le croiriez-vous ?... J'étais un peu flattée, tout de même !...
(Avec une colère contenue.) Qui m'aurait dit que j'étais moi-même assez
inepte pour me trouver satisfaite à cette sottise pensée que ce jeune homme,
un inconnu, songeait à moi subitement ?...

Enfin, c'est ridicule, mais il faut avoir le courage de l'avouer !
(Racontant.) Tout à coup, après avoir tellement pâli que je pensai le
voir s'évanouir, il disparut et on ne le revit plus...

Ma tante, au retour, m'embrassait : — (Avec effusion.) Ah ! ma chérie !
ça y est ! Quel parti inespéré ! Quelle reconnaissance tu me devras ? —
J'avais fini par penser comme elle, à force de l'entendre, et, pendant deux
jours, je m'attendais à la voir venant m'annoncer qu'on lui avait fait des
avances.



III
... Il court après M. Latulippe et lui raconte le fait...



IV
... M. Latulippe, qui est épiciier, charmé de l'honnêteté de Gugusse le prend à son service et n'a rien de plus pressé que de lui enseigner l'art de mêler le sable au sucre...

Donc, tout à l'heure, elle est arrivée, mais l'air si déconfit, que j'ai tout
de suite pressenti un échec

— (L'air navré.) Ma pauvre chérie, comment t'expliquer cela ?... Ce
jeune homme... je brûlais de savoir... je viens d'aller voir sa mère. Sais-
tu ce qu'elle ma dit ?... " Edouard faisait triste mine, n'est-ce pas ?
Figurez-vous qu'il souffrait horriblement dans des chaussures trop étroites.
Il en avait la fièvre, il se serait trouvé mal."

Et je l'ai revu ! Il est gai comme un pinson, le monstre !...
(L'un ton sentencieux.) Voyez-vous, jeunes filles, avant de vous flatter
d'avoir inspiré le moindre sentiment, inquiétez-vous — oh ! discrètement
— de la situation de votre danseur dans ses bottines !

ADRIENNE CAMBRY.

PART À TOUS

L'amoureux — Comment, vous me refusez votre fille, après m'avoir
donné votre parole ?

Le père. — Permettez : je vous ai donné ma parole, c'est vrai. Eh bien !
je donne ma fille à un autre ; je ne peux pas donner tout au même !

ECHO DE DÉCEMBRE DERNIER

La tante. — Crois-moi, ma petite Elise, tu as le temps de songer au
mariage. Les hommes, vois-tu, ne valent pas grand-chose au siècle où nous
vivons.

— Alors, ma tante, s'ils doivent être meilleurs le siècle prochain, j'atten-
drai encore quelques mois !

PLUS DE CHANGE

Une petite cousine de Toto est arrivée de la campagne, en promenade.
— Qu'est-ce que tu as eu, toi, pour tes étrennes ? demande l'enfant
terrible.

— Deux livres de gravures, reprend l'autre.

— Moi, dit Toto, j'ai eu plus de chance... deux livres de chocolat !